

Clément Oury

# LA GUERRE DE SUCCESSION D'ESPAGNE

La fin tragique du Grand Siècle



Tallandier



# La Guerre de Succession d'Espagne



Clément Oury

# La Guerre de Succession d'Espagne

La fin tragique du Grand Siècle

TALLANDIER

Conseiller éditorial : Thierry Sarmant

Cartographie : © Légendes cartographie, 2020

© Éditions Tallandier, 2020  
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris  
[www.tallandier.com](http://www.tallandier.com)

ISBN : 979-10-210-3372-6

À Jean-Claude et Régis



## INTRODUCTION

### Un tournant de l'histoire européenne

Le 12 avril 1712, Louis XIV reçoit le maréchal de Villars, commandant de l'armée des Flandres. Le vieux roi s'apprête à fêter ses soixante-quatorze ans. Son règne semble s'achever en catastrophe.

La France est envahie. La Provence, le Dauphiné ont été ravagés par les armées adverses ; au nord, la ceinture de fer érigée par Vauban est en passe d'être enfoncée. Quelques places résistent encore à un ennemi supérieur en nombre ; une victoire de plus et ils seront en mesure de marcher sur Paris. L'armée française manque de tout ; le pays, éprouvé par le Grand Hiver qui s'est abattu trois ans plus tôt, n'arrive plus à soutenir les dépenses d'une guerre qui dure depuis dix ans. Louis XIV est aussi accablé par des malheurs privés. Il a perdu trois de ses descendants directs en moins d'un an. Il ne lui reste plus que son arrière-petit-fils, âgé de deux ans à peine.

Pour obtenir la paix, le roi est prêt à céder sur tout, à renoncer à Lille et à Strasbourg, ainsi qu'aux autres conquêtes de son règne. Pour le soulagement de ses sujets, il se dit prêt à « oublier sa gloire<sup>1</sup> ». Rien n'y fait. Ses ennemis ne veulent pas seulement le vaincre, ils veulent l'humilier.

L'entrevue, rapportée dans les Mémoires du maréchal, est sombre. On évoque la campagne à venir, à quelques jours du départ de Villars pour le front. Le Roi-Soleil veut une bataille pour dégager la frontière, mais il en pèse les risques. Si l'armée française s'effondre, la Somme sera sa dernière ligne de défense. Les courtisans enjoignent au roi de quitter Versailles pour se retirer à Blois ; il s'y refuse. La catastrophe n'aura pas raison du modèle de fermeté qu'il veut incarner. Il confie au maréchal :

Je sais que des armées aussi considérables ne sont jamais défaites pour que la plus grande partie de la mienne ne pût se retirer sur la Somme. Je connais cette rivière : elle est très difficile à passer ; il y a des places, et je compterais aller à Péronne ou à Saint-Quentin, d'y ramasser tout ce que j'aurais de troupes, faire un dernier effort avec vous, et de périr ensemble, ou sauver l'État, car je ne consentirai jamais à laisser approcher l'ennemi de ma capitale<sup>2</sup>.

Malgré la cruelle série de drames qui marque la fin de son règne, Louis XIV croit à la résilience du royaume et de son armée. Il sait que la défaite est pour celui qui le premier s'avoue vaincu. Il a des raisons d'espérer : tous les belligérants sont épuisés ; la Grande-Bretagne, déjà, a manifesté son désir de faire la paix. Le succès de Villars quelques mois plus tard balayera les menaces qui pesaient sur la capitale. Mais au-delà de la réussite de cette opération, c'est la solidité de l'édifice politique, administratif et social du royaume qui lui aura permis de tenir bon jusqu'au terme de cette guerre d'attrition.

La guerre de Succession d'Espagne s'est dénouée sur les champs de bataille du nord de la France, dans les salons d'Utrecht et au palais de Rastatt. Mais c'est à Madrid que ce conflit a germé, à la fin de l'année 1700. Le roi d'Espagne, Charles II, est mourant ; il n'a pas d'héritier direct, il doit se choisir un successeur dans l'une des grandes familles royales européennes. L'enjeu est colossal : il s'agit de savoir qui va régner sur un espace immense, qui couvre l'Espagne, de vastes territoires en Italie, les Pays-Bas méridionaux (l'actuelle Belgique), une grande partie de l'Amérique latine et des possessions dans l'océan Pacifique. Plutôt que de choisir ses cousins directs, les Habsbourg qui règnent à Vienne, Charles II choisit un Français, Philippe d'Anjou, le petit-fils de Louis XIV. À sa mort, son testament est donc contesté par l'empereur Léopold, le chef de la Maison de Habsbourg, qui réclame l'héritage pour son second fils. Léopold est rapidement soutenu par les puissances maritimes (Angleterre et Hollande), qui ne veulent pas d'une alliance franco-espagnole. Le reste de l'Europe prend progressivement parti pour l'un des deux camps, aboutissant à une situation apparente d'équilibre des forces.

Dès lors, c'est l'ensemble du continent qui devient un champ de bataille entre deux grands blocs, la « Grande Alliance de La Haye » et les Bourbons. On se bat en Italie, dans les Pays-Bas, sur le Rhin, on se bat bientôt en Hongrie, en Bavière et dans la péninsule Ibérique ; on se

bat aussi sur les mers, de la côte du Brésil jusqu'au Spitzberg ; on se bat dans les Caraïbes, en Floride et au Québec, dans un conflit qui tend à s'élargir à l'espace du globe. Cette guerre représente, pour le royaume de France, une épreuve terrible, la pire sans doute de l'Ancien Régime. Les armées de Louis XIV, qui avaient triomphé sans discontinuer pendant un demi-siècle, sont écrasées à plusieurs reprises. Le Roi-Soleil découvre l'humiliation de la défaite ; c'est la fin brutale du Grand Siècle. Seule une succession improbable de petits miracles permettent d'aboutir à un redressement inespéré et à une paix de compromis.

De ce conflit éreintant naît un nouvel agencement des pouvoirs en Europe et, par le biais des empires coloniaux, sur l'ensemble de la planète. Le temps où une famille (Habsbourg au XVI<sup>e</sup> siècle, Bourbon au XVII<sup>e</sup>) jouissait d'une prééminence diplomatique et militaire est désormais révolu. Le siècle des Lumières s'ouvre sur le triomphe de la notion d'équilibre entre les États. La guerre de Succession d'Espagne marque ainsi un tournant. L'Empire espagnol est démembré ; la Maison d'Autriche se recentre sur l'Italie et sur les Balkans ; l'Angleterre affirme sa prééminence sur les mers et sa présence sur le continent, au détriment de la Hollande ; les ambitions royales de la Prusse et de la Savoie se confirment ; la puissance française demeure redoutable, mais elle revient à des bornes acceptables par ses homologues européens. Si on ajoute que, au même moment, la Russie triomphe de la Suède pendant la Grande Guerre du Nord (1700-1721), on constate qu'au début du XVIII<sup>e</sup> siècle se dessine une carte de l'Europe où dominent les États qui s'affronteront encore lors de la Première Guerre mondiale.

Ce n'est pas seulement la répartition des forces sur le continent qui se joue de 1702 à 1713. Les systèmes politiques des États belligérants sont menacés. En Angleterre se décide le destin de la « Glorieuse Révolution » de 1688-1689. Elle a entraîné l'avènement d'un pouvoir monarchique dont la légitimité s'appuie moins sur l'héritage dynastique que sur la religion et sur l'assentiment des élites, représentées par le Parlement. En Espagne, le modèle de l'absolutisme Bourbon, centralisateur et unificateur, s'oppose au gouvernement par conseil, plus fédéraliste, prôné par l'opposant Habsbourg. Des provinces, voire des pays entiers – la Catalogne, l'Écosse, la Hongrie... –, voient se décider leur intégration à des entités politiques plus vastes. En France même, la mécanique formidable de Versailles se grippe sous l'effet des défaites, des aléas climatiques et des problèmes financiers. L'invasion du territoire pose la question de la solidité de l'intégration au royaume des territoires nouvellement annexés.

La guerre de Succession d'Espagne fait ainsi partie de ces quelques grands conflits qui ont façonné l'histoire du continent. Et pourtant, en France, aucun ouvrage de synthèse ne lui a jamais été consacré. Cette guerre, c'est vrai, ne correspond guère à l'image que l'on aime à donner du Grand Siècle. Le Roi-Soleil n'est plus un conquérant orgueilleux et implacable : c'est un vieillard inquiet, soucieux de conserver ses frontières et sensible à l'accablement de son peuple. La guerre ne vise plus à des conquêtes destinées à consolider le « pré carré », mais s'attache à défendre le territoire d'un autre pays, l'Espagne.

Plus généralement, on peut expliquer cette lacune par un désintérêt durable des historiens – du moins au sein de l'Université – pour l'histoire militaire. Cette dernière a souffert de son association avec l'histoire cocardière, nationaliste et revancharde qui prédominait avant la Première Guerre mondiale. L'histoire militaire, qui se concentrait sur les grands chefs de guerre et leurs brillantes victoires, fut accusée, non sans raison, d'avoir participé à l'endoctrinement des esprits et d'avoir ainsi concouru au déchaînement de violence et aux souffrances de la Grande Guerre. D'autre part, l'étude de la guerre, avec son cortège d'événements déterminés par le hasard, ne semblait pas s'accorder avec l'analyse des moteurs profonds qui régissent les sociétés.

Ce long ostracisme, qui a duré jusqu'à la fin des années 1990, a progressivement été levé, sous l'influence d'abord des historiens anglo-saxons. Englobée dans le domaine des *War Studies*, l'histoire militaire s'est attachée à faire l'histoire d'un conflit dans toutes ses dimensions : diplomatique, politique et stratégique, mais aussi économique, sociale ou culturelle. Même la bataille, cet événement apparemment sans rime ni raison scientifique, s'est vue réhabilitée comme objet d'histoire par le biais de la « nouvelle histoire-bataille ». Citons seulement, dans cette veine, les travaux de l'historien britannique John Keegan. Dans son *Anatomie de la bataille*, il étudie trois affrontements – Azincourt, Waterloo et la Somme – afin de restituer les méthodes de combat de l'époque et l'expérience vécue par les soldats, ce que l'auteur qualifie de « côté physique des événements<sup>3</sup> ».

La réhabilitation de l'histoire de la guerre, en France, est d'abord venue d'une approche plus conforme aux exigences de l'école des Annales. C'est par l'histoire sociale des armées, par l'histoire *des* militaires, que l'Université a retrouvé l'histoire militaire. Il faut citer les travaux d'André Corvisier, dont la thèse reposait sur l'exploitation sérielle des « contrôles de troupes » effectués à partir de 1716<sup>4</sup> ; de son élève Jean Chagniot, qui s'intéressait

aux relations entre l'armée et la société à Paris<sup>5</sup> ; ou encore de Jean-Pierre Bois, qui a étudié la vie des anciens soldats<sup>6</sup>. Un apport décisif, dans l'inflexion vers l'étude des phénomènes guerriers pour eux-mêmes, a ensuite été fourni par l'équipe internationale de l'Historial de Péronne, constituée de spécialistes de la Grande Guerre. Elle s'est posé la question de la violence de guerre, en se penchant notamment les objets utilisés par les combattants, ou encore sur les phénomènes de deuil<sup>7</sup>. Ces problématiques ont ensuite été transposées aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, exercice mené par Olivier Chaline dans son étude sur la bataille de la Montagne Blanche<sup>8</sup>.

Cet ouvrage s'inscrit donc dans un domaine de recherche en plein renouvellement : l'histoire militaire, ou plutôt l'histoire de la guerre, à l'époque moderne. Il s'appuie sur notre thèse de doctorat, un essai de « nouvelle histoire-bataille » portant sur les défaites françaises de la guerre de Succession d'Espagne, de 1704 à 1708. Il se fonde aussi sur de nombreux travaux récents. Il serait trop long ici de les citer tous, et ils apparaîtront en temps opportun dans les notes de ce livre. Soulignons cependant que tous les aspects du conflit ont fait l'objet d'études récentes, que ce soit ses enjeux diplomatiques et stratégiques, les rouages administratifs des différents États belligérants, l'organisation des armées, ou encore les outils d'information et de propagande. Ce renouvellement profond permet de dépasser la focalisation traditionnelle de l'historiographie sur les « grands généraux », surtout sur le duc de Marlborough, capitaine général des armées anglaise et hollandaise, et sur le prince Eugène de Savoie, le meilleur général de l'empereur.

Dans le monde anglo-saxon, l'histoire de la guerre de Succession d'Espagne se limite ainsi trop souvent à l'étude du rôle du duc de Marlborough, au point que l'on a pu parler d'une historiographie « marlburienne<sup>9</sup> ». Il est vrai que le personnage est exceptionnel : ce rejeton de la petite noblesse a dominé la vie politique anglaise et la diplomatie européenne pendant plus de dix ans. On peut aussi supposer que le fait qu'il compte parmi ses descendants Winston Churchill n'est pas pour rien dans l'attrait qu'il exerce. Churchill, du reste, écrivit dans les années 1930 une magistrale biographie de Marlborough, qui participa à sa réhabilitation<sup>10</sup>. Aujourd'hui, des dizaines d'ouvrages anglophones s'intéressent à sa vie, au détail de ses campagnes, à l'organisation de son armée... tandis qu'à notre connaissance, il existe un seul livre en anglais proposant une histoire générale de la guerre de Succession d'Espagne. Un phénomène

similaire, quoique plus limité, s'observe pour le prince Eugène, qui fait l'objet d'un grand nombre de biographies, en France comme à l'étranger.

L'histoire de la guerre de Succession d'Espagne que nous proposons ne souhaite pas tomber dans l'excès inverse, en niant toute responsabilité à ces deux personnalités marquantes. Cependant, elle s'efforce de resituer leur rôle spécifique au sein d'un réseau de décideurs politiques et militaires, en ne négligeant pas la part des hésitations et des doutes, de la chance et de l'opportunisme. Comme l'issue d'un conflit n'est pas écrite à l'avance, comme le hasard joue un rôle souverain à la guerre, il se penche aussi sur les projets qui n'ont pas abouti, sur les négociations qui ont échoué, sur les plans d'opérations qui auraient pu voir le jour. Il s'attache à décrire les processus de prise de décision, c'est-à-dire les mécanismes qui, au sein d'une multiplicité d'acteurs aux ambitions divergentes, ont abouti à la naissance, à la maturation et à l'exécution d'un ordre. Cela permet de comprendre comment les deux grands blocs qui s'affrontent ont défini et mis en œuvre des stratégies concurrentes à l'échelle du continent, si ce n'est de la planète – même si le mot même de « stratégie », forgé à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, est un anachronisme.

On s'interrogera aussi sur l'efficacité de l'outil militaire qui était à leur disposition. Poser la question de la « bataille décisive » est également une façon de réévaluer le rôle des « grands généraux » dans ce conflit. Une seule victoire, sur un champ de bataille, permettait-elle vraiment de renverser l'ordre des choses ? Il faut donc s'intéresser aux armées et aux marines au début du XVIII<sup>e</sup> siècle : comment elles étaient constituées et dirigées, comment elles se déplaçaient et combattaient, quels étaient les motifs qui animaient officiers et soldats. C'est la question de l'essence de la guerre, dans cette période bien injustement qualifiée de « guerre en dentelles », qui est ici posée.

Cet ouvrage propose en somme une tentative d'histoire totale de la guerre de Succession d'Espagne. Sous cette ambition déraisonnable se cache l'objectif de n'omettre aucune des dimensions du conflit. On s'intéresse aux tractations des diplomates comme aux plans d'opérations des généraux, aux manœuvres des armées comme aux souffrances des populations locales. Ce livre essaie, autant que faire se peut, de multiplier les points de vue et de restituer la façon dont on voyait la guerre depuis Versailles, Londres, Madrid, La Haye, Vienne ou Venise, depuis le village de Rumegies ou les cafés de Paris. En définitive, il s'agit aussi bien de restituer la guerre de Succession d'Espagne dans l'histoire de la compétition entre les grands États européens que d'écrire l'histoire de ceux qui l'ont faite et de ceux qui l'ont subie.

## CHAPITRE PREMIER

### Le plus vaste empire du monde

Messieurs, voilà le roi d'Espagne. La naissance l'appelait à cette couronne, le feu roi aussi par son testament, toute la nation l'a souhaité et me l'a demandé instamment ; c'était l'ordre du ciel ; je l'ai accordé avec plaisir.

C'est ainsi qu'au matin du mardi 16 novembre 1700, Louis XIV ouvre, devant sa cour de Versailles, le prologue de la plus douloureuse et de la plus difficile guerre de son règne<sup>1</sup>.

Il n'est pas fréquent qu'un monarque soit révélé lors d'un coup de théâtre. Le Roi-Soleil est doté d'une conscience aiguë de la majesté royale et il est sensible à sa dimension spectaculaire : il a minutieusement préparé la journée qui doit offrir à Philippe d'Anjou, son petit-fils, la souveraineté sur le plus vaste empire du monde. Le roi a ménagé les effets de cette annonce en la préparant dans le plus grand secret. La décision d'accepter pour son petit-fils la succession de Charles II, le roi d'Espagne récemment décédé, a été prise quelques jours plus tôt, le 10 novembre, à Fontainebleau, lors d'une réunion de son Conseil d'en haut. Le 15 novembre, le roi quitte Fontainebleau pour gagner le château de Versailles ; rien n'a encore été révélé. Le lendemain, il accueille dans son cabinet l'ambassadeur d'Espagne pour lui annoncer sa décision. L'ambassadeur tombe à genoux devant Philippe V, le premier des Bourbons d'Espagne. Ensuite, Louis XIV demande, contre son habitude, à faire ouvrir les deux battants de la porte de son cabinet ; la foule des courtisans s'y engouffre aussitôt. C'est alors qu'il prononce son discours d'accueil au nouveau roi, devant un public stupéfait. Au même moment, l'envoyé de l'empereur, Sinzendorf, attend

une audience du roi dans une salle en contrebas, sans se douter des événements qui se déroulent à l'étage supérieur.

L'attitude des autres ambassadeurs témoigne de la stupéfaction et de l'incertitude qui frappe les cours d'Europe à l'annonce de cet événement, qualifié par un témoin de « plus grande et plus extraordinaire scène qui se fût jamais passée dans l'Europe<sup>2</sup> ». De tous les diplomates présents lors de la déclaration, seuls le nonce et l'ambassadeur de Venise viennent immédiatement féliciter le nouveau monarque. Ce n'est qu'après un temps de réflexion que les envoyés des autres États italiens, Savoie en tête, suivent cet exemple. L'ambassadeur de Hollande, désemparé, préfère se rendre en catimini chez le secrétaire d'État des Affaires étrangères pour se plaindre de la décision du roi.

Si les premières réactions des diplomates furent réservées, des nouvelles plus heureuses arrivèrent rapidement des territoires de la couronne d'Espagne. À Bruxelles, capitale des Pays-Bas espagnols, à Milan, à Naples, en Sicile et en Sardaigne, la proclamation du nouveau roi fut accompagnée d'illuminations et de réjouissances populaires, et on fit chanter le *Te Deum*, l'hymne d'action de grâce qui salue les grands événements. Les lettres des gouverneurs des différentes provinces de la Couronne affluèrent à Versailles, assurant que l'enthousiasme était général. En Espagne même, surtout à Madrid, la nouvelle fut saluée par la noblesse, les bourgeois et le petit peuple. Les différents états de la société espagnole semblaient s'accommoder de l'arrivée à la tête du royaume d'un prince français.

Fort de ces nouvelles rassurantes, Philippe V s'apprêtait à rejoindre son nouveau royaume. Dès le 13 janvier, il était à Bayonne pour rencontrer de grands dignitaires « et plus de quatre mille Espagnols accourus pour le voir<sup>3</sup> ». Passant de là à Saint-Jean-de-Luz, il franchit la Bidassoa, rivière qui sépare la France de l'Espagne, le 22 janvier. Il y dit adieu à ses frères – son aîné, le duc de Bourgogne, et son cadet le duc de Berry – et au royaume de France. Quarante et un ans plus tôt, c'est sur cette même rivière qu'avait été signée la paix des Pyrénées, qui devait – déjà – apporter la paix entre la France et l'Espagne, mais qui portait en germe les conflits à venir.

## UN SOUVERAIN ET UNE MONARCHIE EN SURSIS

La monarchie espagnole est le géant des cent cinquante premières années de l'époque moderne. La couronne d'Espagne, comparée à celles d'Angleterre ou de France, a pourtant connu une unification tardive. Au Moyen

Âge, les différents royaumes de la péninsule Ibérique – Castille, Aragon, Navarre et Portugal – naissent et s’étendent en suivant la *Reconquista* chrétienne. Une série de mariages heureux et de succès militaires va permettre de fusionner la plupart de ces petits États et de donner à l’ensemble une envergure européenne inattendue. En 1519, Charles Quint cumule sur sa tête les couronnes des Espagnes, de Naples et de Sicile, ainsi que leurs dépendances ; il est élu empereur du Saint Empire romain germanique. La puissance de la Couronne espagnole est alors à son apogée.

Un espace aussi vaste s’avère cependant difficile à gouverner, et Charles Quint, épuisé, abdique progressivement ses différents titres. À sa mort en 1558, son empire est ainsi coupé en deux : son fils Philippe II hérite des possessions en Espagne, en Italie et dans le nord de l’Europe, ainsi que de l’empire colonial ; Ferdinand I<sup>er</sup>, le frère de Charles Quint, récupère la couronne impériale et les territoires de l’est de l’Europe.

La solidarité entre les deux branches Habsbourg ne se dément jamais. Cependant, leurs puissances respectives évoluent au cours du siècle qui s’étend de l’abdication de Charles Quint à la paix des Pyrénées. Les Habsbourg de Vienne profitent de la guerre de Trente Ans pour affermir leur pouvoir sur les terres qu’ils contrôlent, notamment la Bohême, et pour s’étendre progressivement vers l’est. Les Habsbourg de Madrid, en revanche, doivent gérer le soulèvement des Pays-Bas protestants et, pour tenter de les reconquérir, épuisent vainement les ressources qu’ils tirent de leurs colonies. Mais c’est la guerre contre la France qui sonne le glas de la prépondérance espagnole. De 1635 à 1659, Richelieu puis Mazarin mènent une lutte féroce pour ravir à l’Espagne le statut de première puissance du continent. La paix des Pyrénées, en 1659, reconnaît clairement un vainqueur : la France y gagne le Roussillon, la Cerdagne, l’Artois et plusieurs places fortes au nord et à l’est. Le roi d’Espagne, Philippe IV, donne au jeune Louis XIV la main de sa fille, Marie-Thérèse. Celle-ci doit renoncer à ses droits sur la couronne d’Espagne en échange d’une dot considérable de 500 000 écus, qui ne sera jamais payée. C’est cette dot, ou plutôt cet impayé, qui justifie les prétentions de Philippe d’Anjou à la couronne d’Espagne.

La paix des Pyrénées consacre la place prise par la France au détriment de l’Espagne. Du reste, les Français savent que le temps joue pour eux. Louis XIV est jeune et robuste ; son homologue espagnol, Philippe IV, a cinquante-quatre ans et n’a toujours pas d’héritier. Certes, en 1661, le futur Charles II naît. Mais, fruit de la consanguinité, il est d’une santé chancelante. Les Français sont conscients de la fragilité dynastique de la

couronne d'Espagne ; il leur suffit d'attendre une crise de succession dont ils pourront tirer avantage. En 1668, ils signent ainsi avec l'empereur un pacte secret, le traité de Grémonville, du nom de l'ambassadeur français à Vienne. Les territoires de la couronne d'Espagne doivent être répartis entre Habsbourg et Bourbons dans l'hypothèse où Charles II mourrait sans enfants. Le roi de France se voit promettre les Pays-Bas méridionaux, la Franche-Comté et la Navarre, afin de consolider les frontières du royaume, ainsi que Naples, la Sicile, les Philippines et les possessions espagnoles en Afrique du Nord.

Triste sort que celui de Charles II ! Surnommé *El Hechizado*, « l'ensorcelé », l'héritier du vaste Empire espagnol n'était, pour les chancelleries européennes, qu'un mort en sursis. On commentait ses limites physiques et cognitives : à quatre ans, il savait à peine marcher ; à neuf ans, déjà souverain, il apprenait difficilement à lire et à écrire. Les portraitistes de la cour ibérique, en dépit de leur talent, ne pouvaient cacher son apparence chétive, son visage presque difforme et ses yeux globuleux. Malgré deux mariages, en 1679 et en 1690, il ne fut pas en mesure d'engendrer un héritier. Enfin, incapable de gouverner par lui-même, il laissa son royaume à la merci de clans et de luttes d'influence. L'Espagne fut mal avisée, en 1673, de tenter de prendre une revanche en déclarant la guerre à la France, alors empêtrée dans la guerre de Hollande. Louis XIV abandonna son objectif initial, concentra ses efforts contre l'Espagne, et en profita pour étendre son royaume. Deux autres conflits contre la France – la courte et méconnue guerre des Réunions, en 1683-1684, et la guerre de la ligue d'Augsbourg – épuisèrent encore les finances et l'armée espagnoles. Malgré tout, Charles II, en réussissant à vivre durant plusieurs décennies, reporta d'autant le dépècement de la Couronne dont il avait la charge.

La question de la succession espagnole redevint cependant d'actualité en 1698, alors même que Charles II était toujours vivant. Grâce au règlement de la guerre de la ligue d'Augsbourg, les Français pouvaient entamer des discussions directes avec l'Angleterre et la Hollande. D'autre part, ils craignaient que Léopold, dont la puissance sur le continent s'était accrue, ne se sente plus lié par les clauses du traité de Grémonville. Il fallait donc anticiper la mort de Charles II et élaborer, avant même son décès, une solution qui empêcherait l'empereur de récupérer la totalité de la couronne d'Espagne. Plusieurs prétendants à la succession cherchaient alors à faire valoir leurs droits. Le parti autrichien était bien

entendu solidement positionné. L'empereur Léopold était le neveu de Philippe IV d'Espagne. Comme il avait deux fils en âge de régner, il tenta de pousser la candidature du second, Charles – le premier, Joseph, « roi des Romains », étant destiné à lui succéder comme empereur. Il existait également un parti « allemand » qui soutenait la reconnaissance du fils de l'Électeur de Bavière. Ce parti était soutenu par la seconde femme de Charles II, Marie-Anne de Neubourg. Enfin, le marquis d'Harcourt, ambassadeur de France en Espagne, animait un parti pro-français : il s'agissait de défendre la succession en faveur des enfants et petits-enfants de Marie-Thérèse et de Louis XIV. Mais qui choisir ? Le Grand Dauphin, fils de Louis XIV, et le duc de Bourgogne, son premier-né, étaient destinés à hériter de la couronne de France ; les Français poussèrent donc comme candidat le duc d'Anjou, deuxième fils du Grand Dauphin.

Louis XIV était conscient que les liens familiaux, historiques et politiques entre les cours de Vienne et de Madrid étaient très forts ; une succession en faveur des héritiers français semblait donc improbable. Cependant, il savait aussi que les puissances maritimes (l'Angleterre et la Hollande) ne voulaient pas voir renaître l'empire de Charles Quint ; elles étaient effrayées par la perspective d'une succession intégrale de la Couronne espagnole au bénéfice des Habsbourg de Vienne. Louis XIV choisit donc de négocier avec elles, par l'intermédiaire du comte de Tallard, ambassadeur extraordinaire en Angleterre. Un premier traité de partage fut signé à La Haye le 10 octobre 1698. Il prévoyait l'attribution de l'héritage au prince électoral de Bavière : en échange de leurs renonciations respectives, le roi de France et l'empereur (qui n'était pas signataire de l'accord) recevraient des compensations territoriales issues du démembrement de l'Empire espagnol. Ce bel édifice, chef-d'œuvre d'équilibre diplomatique européen, s'effondra l'année suivante, avec la mort de l'héritier présomptif. Un second traité dut être négocié : il fut signé à Londres et La Haye en mars 1700. L'archiduc Charles, fils cadet de l'empereur, serait désigné comme héritier de la plupart des territoires espagnols, tandis que le Grand Dauphin deviendrait maître de toutes les possessions italiennes.

L'Angleterre et la Hollande, en signant ces traités, soutenaient donc les droits de leur ancien ennemi, au détriment de la monarchie qui avait été leur alliée durant la guerre précédente ! Il est vrai que Louis XIV avait fait preuve d'une certaine modération dans ses demandes, se contentant de revendiquer des possessions en Italie. Il n'avait réclamé aucune place dans les Pays-Bas espagnols, conscient que les puissances maritimes

n'accepteraient jamais la menace qu'une présence française ferait peser sur leur sécurité et leur commerce.

Offrir à la France des possessions comme Milan, Naples, la Sicile et la Sardaigne permettait aux Anglo-Hollandais d'empêcher la jonction territoriale entre Espagnols et Autrichiens, et de neutraliser l'Empire espagnol. Par ailleurs, ces territoires n'étaient pas conçus par les Français comme des acquisitions de long terme, destinées à assurer leur contrôle de l'Italie, mais comme des gages pouvant être échangés avec des régions limitrophes de la France : ainsi, on pourrait donner le royaume de Naples au duc de Savoie pour récupérer ses domaines, et confier la Lombardie au duc de Lorraine en échange de son duché. Les bénéfices que le roi de France pouvait tirer de la partition, entendue selon les modalités de 1698 ou 1700, s'inscrivaient donc parfaitement dans le cadre de la recherche d'un « pré carré » défensif. Même si ces avantages n'étaient pas négligeables, le contraste était criant avec les revendications exprimées trente ans plus tôt dans le traité de Grémonville. Les prétentions de la France, qui semblait toute-puissante en 1668, étaient beaucoup plus modérées dans le contexte diplomatique et militaire moins favorable de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle.

## LE TESTAMENT DE CHARLES II

Les négociateurs des traités de partage étaient conscients que les Habsbourg de Vienne ne se montreraient guère satisfaits de leurs dispositions. Léopold avait même, en 1699, proposé à la France une solution alternative qui lui offrait comme compensation les Indes occidentales, c'est-à-dire les possessions de l'Empire espagnol outre-Atlantique. Cela déplaisait doublement aux Anglais, qui ne voulaient pas d'une Italie intégralement aux mains des Habsbourg et souhaitaient encore moins voir les marchands français s'emparer du commerce avec les Amériques. Cependant, Français, Anglais et Hollandais comptaient qu'une pression diplomatique suffisamment ferme, appuyée au besoin par des actions militaires coordonnées, pourrait rendre l'empereur Léopold à la raison.

En définitive, les négociateurs avaient tout prévu... sauf de prendre en compte l'avis des Espagnols, et au premier chef de leur roi. Même si leur empire était géographiquement éclaté, il ne faut pas négliger l'importance du sentiment national espagnol. Ils ne pouvaient accepter de voir leur monarchie déchirée par des appétits étrangers. Mais comment faire pour

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                     |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| chute de Lille, p. 274. – Les fronts méridionaux, p. 276. – La disgrâce du duc d'Orléans, p. 277.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                   |     |
| CHAPITRE XVI. LES VICES D'UN SYSTÈME DE COMMANDEMENT .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                          | 279 |
| Vendôme contre Bourgogne, p. 279. – Les cabales de Versailles, p. 281. – Les limites de l'arbitrage du roi, p. 283. – La « stratégie de cabinet » en question, p. 284.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                              |     |
| CHAPITRE XVII. MALPLAQUET, LA DÉFAITE ET LA GLOIRE .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                            | 289 |
| Le Grand Hiver, p. 289. – Torcy à La Haye, p. 292. – Une crise de l'absolutisme ?, p. 294. – La rupture de l'union des Couronnes, p. 296. – Défendre la ceinture de fer, p. 298. – Une guerre de position, p. 299. – La bataille de Malplaquet, p. 301. – La restauration du nom français, p. 303.                                                                                                                                                                                                                                                                                  |     |
| CHAPITRE XVIII. LES RACINES MILITAIRES DE LA DÉFAITE FRANÇAISE.....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                 | 305 |
| « Une machine mal agencée qui va rompre à tout moment », p. 305. – Faire feu, p. 308. – Un retard français ?, p. 309. – La célébration paradoxale de l'arme blanche, p. 312. – La cavalerie : une arme lourde, p. 314. – Le sabre et le mousqueton, p. 315. – La mêlée de cavalerie, p. 316. – Cavaliers et fantassins, p. 317. – L'artillerie en bataille, p. 318. – La retraite, une phase dangereuse, p. 319. – Ce qui motive les combattants, p. 321. – Le soldat, ses chefs et ses camarades, p. 322. – Au service d'un idéal supérieur ?, p. 324. – Le grand général, p. 327. |     |
| CHAPITRE XIX. <i>HUBRIS</i> .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                   | 331 |
| L'humiliation de Gertruydenberg, p. 332. – Des progrès au coût exorbitant, p. 334. – Les espoirs déçus des Alliés dans le Midi, p. 336. – La seconde évacuation de Madrid, p. 337. – Vendôme restituée à Philippe sa couronne, p. 339.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                              |     |
| CHAPITRE XX. COUPS DE THÉÂTRE .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                 | 343 |
| La chute du ministère whig, p. 343. – Une négociation bilatérale, p. 346. – <i>Ne plus ultra</i> , p. 348. – Victor-Amédée tergiverse..., p. 351. – ... et Starhemberg temporise, p. 352. – Les fortunes maritimes des Bourbons, p. 354. – Les préliminaires de Londres, p. 356. – La bataille d'Angleterre, p. 358. – Le congrès s'amuse, p. 361. – Le choix de Philippe V, p. 363.                                                                                                                                                                                                |     |

TABLE

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                             |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| CHAPITRE XXI. UNE PAIX INESPÉRÉE .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                      | 365 |
| <i>Restraining orders</i> , p. 366. – Les grands chemins de Paris, p. 368. –<br>La manœuvre de Denain, p. 369. – La mort de Vendôme, p. 370. – La<br>séparation des Couronnes, p. 372. – La paix d'Utrecht, p. 374.                                                                                                                                                         |     |
| CHAPITRE XXII. LA GUERRE APRÈS LA PAIX.....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                 | 379 |
| Dernières péripéties sur le Rhin, p. 379. – La paix de Rastatt, p. 381. –<br>Le sort de la Catalogne, p. 383. – Guerriers et négociateurs, p. 385.                                                                                                                                                                                                                          |     |
| CHAPITRE XXIII. UNE SOCIÉTÉ D'INFORMATION .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                             | 387 |
| Le marché de l'information, p. 388. – Une présentation biaisée,<br>p. 390. – Censure et concurrence, p. 391. – La réception des nou-<br>velles, p. 393. – Des populations en guerre, p. 395. – L'Europe gallo-<br>phobe, p. 397. – Les sujets du Grand Roi face au conflit, p. 400. – Une<br>conscience nationale en germe, p. 403. – Le deuil de guerre, p. 405.           |     |
| CHAPITRE XXIV. POUR LA POSTÉRITÉ.....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                       | 409 |
| Une célébration baroque, p. 409. – Représenter la guerre, p. 412. –<br>Littérature et musique, p. 416. – David et Déborah, p. 417. – Castor<br>et Pollux, p. 421. – La légende noire du Roi-Soleil, p. 424. – Le Grand<br>Roi, ses épigones, ses troupes et ses généraux, p. 426. – Une tradition<br>satirique, p. 428. – La réponse des monarchies bourbonniennes, p. 431. |     |
| CONCLUSION. DE LA GUERRE LIMITÉE.....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                       | 435 |
| NOTES.....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                  | 449 |
| GÉNÉALOGIE.....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                             | 478 |
| CHRONOLOGIE.....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                            | 481 |
| SOURCES.....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                | 487 |
| BIBLIOGRAPHIE .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                         | 493 |
| REMERCIEMENTS .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                         | 501 |
| INDEX DES NOMS DE PERSONNES.....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                            | 503 |
| TABLE DES CARTES.....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                       | 513 |